

Burundi : même survivre devient difficile

(Syfia Grands-Lacs/Burundi) À Bujumbura, comme ailleurs au Burundi, de plus en plus de familles vivent à la limite de la survie avec un seul repas par jour. Avec l'augmentation du prix des denrées de base, la précarité gagne du terrain. Rencontre avec une famille qui raconte, sans fatalisme, son rude quotidien.

"Ces temps-ci, je dirais qu'on survit, surtout en ville. On vit au jour le jour. Des fois, nous trouvons suffisamment à manger. D'autres fois, nous nous contentons du peu que nous avons." Cette mère de deux jeunes enfants – une petite fille de quelques mois et un garçon de deux ans –, au visage marqué avant l'âge raconte ainsi son quotidien. Rencontrée dans sa parcelle de la commune populaire de Cibitoke à Bujumbura, S. K. surveille la cuisson du haricot et du riz, le menu des meilleurs jours, quand sa famille se permet deux repas quotidiens, à côté de l'habituelle pâte de manioc et sauce.

Elle hausse les épaules avant de poursuivre : "Je n'ai que deux enfants, mais les nourrir, les habiller, les mettre dans une bonne école est déjà un vrai défi." Issue d'une famille moyenne – son père était un fonctionnaire de l'État – elle a, cependant, dû interrompre ses études secondaires pour aider ses parents à élever ses huit frères et sœurs. Elle n'a donc aucune qualification actuellement pour trouver un bon travail. Son mari, non plus, n'a pas beaucoup étudié. Il travaille comme mécanicien. Ils habitent un petit appartement en briques adobe, enduites de ciment, dans une parcelle dont les locataires partagent la cour centrale sans eau ni électricité.

Vêtue d'un chemisier qui a connu des jours meilleurs et d'un pagne délavé, S. K. revient s'asseoir sur un tabouret, après s'être affairée pendant un moment. Souvent, elle consacre la matinée aux travaux ménagers : s'occuper de la maison, chercher de l'eau au robinet du quartier, faire la cuisine, la lessive, etc., en plus de surveiller les enfants en bas âge. "Avec le peu de revenus que nous avons, impossible de nous payer une bonne ou un groom pour la cuisine, le nettoyage, etc. Par ailleurs, nous n'avons que deux pièces : une chambre et un petit salon", explique-t-elle, ajoutant que bientôt, comme les enfants grandissent, il leur faudra chercher une plus grande maison. Son regard se perd au loin. Le déménagement, avec les loyers qui ne cessent de monter, est une préoccupation de plus pour la jeune famille.

Un repas par jour

Lorsqu'il est à la maison, Divin, son mari, l'aide à faire le nettoyage, la lessive ou à s'occuper des enfants. Il fait figure d'exception. "Comme nous n'avons pas de groom, j'aide ma femme à faire quelques travaux", confie-t-il, se moquant des idées reçues selon lesquelles ce ne sont pas des activités pour les hommes. Plutôt mince et élancé, il a le sourire aux lèvres, mais son regard soucieux trahit l'inquiétude liée à une vie précaire.

Son salaire de 70 000 Fbu (environ 60 \$) ne permet pas à la fois de couvrir le loyer de 50 000 Fbu (environ 45 \$) et d'assurer le bien-être familial. Difficile ces jours-ci, de nourrir convenablement un ménage à moins de 5 000 Fbu par jour. Bon nombre de familles à faibles revenus doivent se contenter aujourd'hui d'un seul repas par jour. S. K. et les siens, avec les prix

des denrées alimentaires qui ne cessent d'augmenter, se permettent rarement deux repas par jour. Les conditions de vie deviennent chaque jour un peu plus difficiles. "Les salaires sont insignifiants, vu le coût de la vie actuellement. Si tu ne trouves pas une autre activité, tu ne peux pas vivre", déplore Divin, hochant la tête.

Pour compléter les revenus de son mari, S. K. entretient, avec d'autres femmes de son quartier, un champ de riz. Elles se partagent la récolte, ce qui lui permet alors de ramener à la maison quelque 40 kilos deux fois l'an. Parfois, elle en vend une partie pour satisfaire les besoins les plus urgents. Et lorsqu'elle a un peu d'argent, elle fait du commerce de légumes pour nourrir sa famille.

Des espoirs et des rêves

Tous deux voudraient avoir d'autres enfants. Mais pour l'instant, c'est impossible. "Il faudrait que mon mari trouve un autre travail, ou que nous ayons d'autres sources de revenus", indique S. K. Et lui ajoute, l'air déterminé : "Je continue à chercher du travail ailleurs, dans une grande entreprise par exemple, pour un salaire meilleur." Faute d'études poussées, il souhaite acquérir suffisamment d'expérience pour pouvoir changer de travail et mieux faire vivre sa famille. Son rêve à elle : poursuivre sa scolarité et se qualifier. "Lorsqu'on n'a pas de diplôme valable, on se sent dévalorisée", souligne S. K., consciente que cela ne sera possible que lorsque les enfants seront plus avancés à l'école pour qu'elle puisse avoir du temps pour elle.